

route pour escalader la montagne. Le temps était calme et serein; on ne tarda pas à éprouver un changement dans la température, avant d'avoir atteint la limite supérieure des arbres; plus haut la montée est plus roide, mais moins difficile que dans la partie inférieure, parce que les pierres détachées dont les flancs de la montagne sont couverts, roulent bien plus facilement en bas. On aperçoit encore dans des ravines, des arbres courbés et rabougris, dont les racines sont dans les fissures des rochers, au-delà du commencement de la région des neiges.

On ne parvint au sommet que le 14 assez tard; c'était un plateau passablement large. Au nord-ouest et au sud-ouest, on apercevait une quantité innombrable de montagnes que la neige couvrait, et sur quelques-unes des plus éloignées, elle semblait s'étendre jusqu'à leurs bases. « A l'ouest, dit le narrateur, nous avons immédiatement sous nos pieds, la vallée étroite où coule l'Arkansâ. Au nord il y avait une masse immense de neige et de glace entassée dans une ravine qui aboutissait à une vallée sans bois, ayant pourtant l'air assez fertile, située à l'ouest et se prolongeant au nord; elle renferme sans doute un affluent considérable de la Platte; on y distingua un grand feu à une trentaine de milles; on supposa qu'il indiquait un camp d'Indiens. A l'est s'étendait la vaste

plaine où coulent l'Arkansâ, la Platte et d'autres rivières, on y suivait leur cours comme sur une carte. A dix milles au sud, la continuation de la chaîne offrait un pic, probablement celui que M. Pike avait escaladé. Il était bien moins haut que celui où nous étions, et boisé jusqu'à sa cime. On voyait entre ces deux pics, un petit lac qui envoyait ses eaux à un affluent de l'Arkansâ. La crête où se trouvent ces deux pics se termine brusquement à quelques milles au sud.

« Le ciel était serein et calme; nous fûmes surpris d'observer de tous côtés l'atmosphère remplie de nuages de sauterelles si épais qu'ils obscurcissaient le jour en quelques endroits. Nous en avons aperçu de grandes quantités dans les parties hautes de la montagne, beaucoup étaient tombées sur la neige où elles avaient péri. Il semble difficile d'assigner la cause qui a engagé ces insectes à s'élever autant. Elles s'étaient peut-être mises en route pour gagner un territoire plus éloigné; cependant on ne remarquait pas la moindre uniformité dans la direction de leurs mouvemens.

« Dans toutes les parties nues de la montagne on distinguait des traces de bighorns, dont on vit des crânes et des cornes près des sources salées qui coulent à sa base. Au bout d'une demi-heure, nous descendîmes. Le thermomètre ne marquait que 42° (4° 44' R.); tandis qu'au même moment,

dans la plaine, il se soutenait à 80° ($21^{\circ} 31'$). Nous avons commencé à descendre vers cinq heures après midi ; un peu avant le coucher du soleil, nous atteignâmes la région boisée ; mais avant d'être parvenus à un petit ruisseau qui est au bas de la partie escarpée, nous nous aperçûmes que nous étions égarés. Il faisait si noir qu'il aurait été très-dangereux d'avancer ; on alluma donc du feu, et on se coucha au premier endroit où l'on trouva un terrain uni ; nous n'avions ni provisions ni couvertures, nous étions très-légèrement vêtus ; cependant nous dormîmes très-bien.

« A la pointe du jour on se hâta de quitter le camp. Ayant marché trois heures, nous découvrîmes à notre droite une colonne épaisse de fumée qui s'élevait d'une ravine profonde. Jugeant que c'était celle du feu que nous avions fait dans l'endroit où nous avions laissé nos couvertures et nos provisions, nous dirigeâmes nos pas vers ce point. Le feu s'était étendu au milieu des feuilles, des herbes sèches, et du menu bois, et brûlait sur une surface de plusieurs acres. Nous craignons que la fumée n'attirât les regards des Indiens qui profitant de notre faiblesse, nous molesteraient ; nous approchâmes ; alors nous pûmes nous livrer à de justes regrets, les flammes avaient dévoré nos vêtements, nos couvertures, et détruit notre cache ; presque tout notre bagage était perdu ;

cependant nous pûmes recueillir quelques débris de chair de bison qui nous aidèrent à faire un maigre déjeuner. Enfin nous arrivons au camp où des chevaux nous attendent, et le 15 au soir nous rejoignons nos compagnons. »

Le gros du détachement avait resté campé pendant trois jours auprès d'un ruisseau qui doit son origine à une source bouillante. Une partie des ingénieurs avait fait les opérations nécessaires pour déterminer la hauteur du pic, elle fut trouvée de 11,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Il fut nommé James's-Peak en l'honneur du voyageur qui l'avait escaladé le premier. Le camp était situé par $38^{\circ} 18'$ de latitude nord, et 108° de longitude à l'ouest de Paris.

Le 16 juillet on marcha au sud vers l'Arkansâ. On traversa un terrain bas, nu, stérile, aride ; on souffrit extrêmement de la soif ; enfin on entra dans une vallée raboteuse qui conduisit dans une plaine verdoyante baignée par la rivière ; on y oublia bientôt toutes les fatigues de la journée.

On supposa que le camp devait se trouver dans le même endroit où Pike avait construit la baraque où il laissa son interprète ; ce fut en vain que l'on en chercha des traces.

Un détachement de quatre hommes fut envoyé le 17 pour remonter l'Arkansâ jusqu'aux montagnes. Ils avaient des provisions pour deux jours.

Au coucher du soleil ils arrivèrent à des sources dont l'eau est fortement imprégnée de sel; le sol d'un terrain marécageux qu'elles traversent est couvert d'efflorescences salines. A l'endroit où l'Arkansâ, suivant l'expression des voyageurs, sort des montagnes, cette rivière se précipite avec impétuosité par une fente étroite et profonde à travers les rochers qui s'élèvent de chaque côté à une si grande hauteur, que l'on ne peut pénétrer plus avant; le détachement n'alla pas plus loin.

La vallée de l'Arkansâ dans ce pays haut est sablonneuse et stérile, il n'y avait qu'un petit nombre de peupliers chétifs, et de l'herbe grossière; tout dans les environs présente l'aspect de l'aridité; ce canton paraît destiné à rester toujours inculte. Le 18 on tourna le dos aux montagnes, et l'on se mit en route pour descendre le long de la rive gauche de l'Arkansâ; ses eaux dans les montagnes sont limpides et pures; à peine il est entré dans la plaine, qu'elles deviennent troubles et saumâtres.

Le détachement n'avait plus que la ressource de la chasse pour subsister; on ne craignait pas de manquer de viande à mesure que l'on avancerait vers l'est, car on supposait que les plaines que l'on devait traverser abondaient en bisons et en gibier de toutes sortes. On avait encore un peu de maïs grillé dont chaque homme recevait tous

les jours sa ration. Le biscuit de mer, distribué librement dans les premiers momens du voyage, puis retranché graduellement, ne suffisait plus pour fournir à la consommation, on réserva le peu qui restait pour l'usage des hommes qui pourraient tomber malades; enfin on avait mis de côté pour la même occasion, du café, du thé et du sucre.

« Ce n'était pas sans regret, dit le narrateur, que nous abandonnions le spectacle grand et majestueux des montagnes pour entreprendre une course de plus de mille milles dans ces plaines tristement uniformes qui nous séparaient des pays civilisés. Nous commencions cette course dans les chaleurs de l'été, mais la rareté du gibier dans les montagnes nous forçait de les quitter. Nous n'avions pas fait dix milles, que l'Arkansâ s'élargit, son cours devint moins rapide, son lit était rempli d'îles nombreuses; la vallée au lieu d'être bordée de précipices, n'offrait plus que des monticules sablonneux; à peine on apercevait un arbre chétif, une touffe d'herbe ou une créature vivante sur la surface qui se déployait devant nous. »

On rencontra le 21 un Indien et sa femme à cheval; la squâ en menait un troisième en laisse. C'étaient des Kaskaias. Ils gagnaient les montagnes pour rejoindre leur nation qui habite quelquefois vers les sources de la Platte. Ils apprirent

qu'un corps nombreux composé de Kaskaias, de Chayennes, d'Anapahous, de Kiavas et de Chochonis était campé plus bas sur les bords de l'Arkansâ. Ces Indiens avaient fait une expédition contre les Espagnols du Rio-Roxo (rivière Rouge), et les avaient complètement battus dans une bataille. « Cette nouvelle nous expliqua, dit le narrateur, la raison d'un fait qui nous avait frappés depuis notre départ du pays des Pânis. Nous avons traversé une vaste étendue de terrain sans rencontrer aucun Indien; nous en avons naturellement été surpris. Les bandes dont le Kaskaia nous avait cité les noms composent à ce que l'on suppose, la plus grande partie de la population qui erre vers les sources de la Platte et de l'Arkansâ. »

La troupe se sépara le 21 en deux détachemens; l'un que conduisait le capitaine Bell, devait continuer à descendre le long de l'Arkansâ; l'autre traverser cette rivière et voyager au sud vers les sources du Rio-Roxo.

Le major Long commandait ce dernier, il avait avec lui un officier, le chirurgien et sept soldats ou chasseurs, six chevaux et huit mulets. On se dit mutuellement adieu le 25. Le major Long et les siens marchèrent au sud. Ils traversèrent les vallées des rivières qui, de ce point, se dirigent vers l'Arkansâ. Le pays était stérile et sablonneux. Le premier jour, on ne put allumer du feu qu'a-

vec la fiente sèche de bison. On rencontra plusieurs sentiers qui, sans doute, conduisaient chez les Espagnols, quelques-uns montraient des traces récentes de chevaux.

Ce ne fut qu'avec bien des difficultés que l'on vint à bout de traverser les vallées dans lesquelles coulaient les différentes rivières dont le cours se dirigeait à l'est: l'eau était souvent d'un goût saumâtre qui ne permettait pas de la boire. En avançant au sud-est, l'aspect du pays changea, les montagnes, quoique très-hautes et escarpées, étaient souvent couvertes de gazon jusqu'à leur sommet, alors leurs flancs offraient une surface où l'on ne découvrait ni un arbre, ni un rocher.

Les voyageurs furent assaillis le 29 d'un orage affreux qui dura deux heures; ils ne purent trouver du bois qu'après avoir été complètement mouillés par la pluie; ils firent du feu et puis se remirent en marche; bientôt il s'éleva un orage plus violent que le premier, la grêle tombait avec tant de force que les chevaux refusaient d'avancer d'aucun côté. Ainsi, plutôt que de courir le risque de s'égarer, on s'arrêta en restant à cheval, et on se contenta de tourner le dos à la tourmente.

« Dès que la grêle eut cessé, dit le narrateur, nous nous mîmes en marche, l'eau dégouttait de nos mocassins et de toutes les parties de nos vêtements. La pluie continua jusqu'à la nuit; alors,

ne pouvant trouver du bois, nous fîmes halte, et sans nous embarrasser de notre repas, nous dressâmes notre tente où nous eûmes soin de nous serrer les uns contre les autres. Durant le jour, le thermomètre était descendu de 70° à 40° (16° 87' à 3° 55'), ce qui indiquait un changement de température dont nous souffrîmes d'autant plus que nous étions affamés, mouillés et fatigués. Après une nuit passée bien tristement, nous partîmes de bonne heure le lendemain matin; et traversant une vaste plaine couverte de fragmens de roches, nous parvinmes, vers midi, à la vue d'un ruisseau qui, de même que tous les courans d'eau de cette contrée, occupe le fond d'une vallée profonde et presque inaccessible. On ne put y arriver qu'après les fatigues et les dangers que nous avions éprouvés partout.

« Nous étions très-affligés, quoique nullement surpris, de ce que le service rude que nous faisons faire à nos chevaux les exténueait; nous avons été souvent obligés de camper dans des endroits où il n'y avait pas toujours de l'herbe en quantité suffisante, et les chemins rocailleux dans lesquels nous nous engagions depuis quelque temps avaient détruit leurs sabots. Plusieurs étaient boiteux, et tous harassés et affaiblis.

« Le torrent qui se trouve, au moins pendant une partie de l'année, dans la vallée où nous

étions descendus coule au sud-est. En ce moment il était à sec. Ayant atteint la partie du pays où l'on suppose généralement qu'existent les sources de la rivière Rouge de la Louisiane, l'inclinaison générale du sol et la direction du ruisseau, nous donnèrent sujet de le regarder comme une de ces sources; en conséquence nous nous décidâmes à descendre le long de ses rives, espérant qu'il nous conduirait bientôt dans un pays plus abondant en gibier et moins embarrassant pour notre marche que celui où nous étions. Les souffrances que la disette et le dernier orage nous avaient fait éprouver, et l'épuisement de nos chevaux, nous avaient découragés de poursuivre, plus qu'il n'était nécessaire, notre voyage au sud. »

« Le grès de ces vallées qui dans quelques endroits offre des rochers perpendiculaires, est tendre et friable; on entame aisément sa surface avec la pointe d'un couteau. Nous y vîmes des figures tracées probablement par les Indiens; quelques-unes destinées à représenter des hommes, sont distinguées par une croix dessinée près de la tête; les uns fument et d'autres conduisent des chevaux, ce qui nous a fait penser que ces emblèmes ont pour but de rappeler le souvenir d'une entrevue pacifique des Indiens avec les Espagnols du Nouveau-Mexique, et dont l'objet était de donner des chevaux en présent ou de les échanger contre des

marchandises. Une réunion de ce genre avait sans doute eu lieu à une époque peu reculée, car nous avons trouvé de la paille de maïs près de notre camp; cette circonstance semble indiquer aussi que les établissemens espagnols ne sont pas à une grande distance.

On resta en place le 1^{er} août afin que les chevaux puissent se reposer. On partit le 2, et on suivit la vallée qui en se dirigeant au sud-est s'élargissait. Le pays était d'abord sablonneux et nu; ensuite on rencontra des espaces couverts d'herbe et quelques arbres; cependant les pâturages n'étaient pas abondans, et les chevaux s'écartaient souvent pendant la nuit pour trouver du fourrage. Les vignes sauvages devenaient fréquentes, quelques-unes étaient chargées de fruits; on aperçut un ours noir au milieu de leurs touffes, on lui tira un coup de fusil sans pouvoir le tuer. Des indices annonçaient que ces cantons avaient été récemment visités par les sauvages, ce qui fit espérer que le gibier serait bientôt plus abondant. Cependant l'on ne voyait pas la fin de la région aride. Toutes les rivières que l'on traversait étaient à sec; dans la saison des pluies, elles doivent être fort larges, et sans doute leur cours est très-long. On souffrait tellement du manque de provisions, et l'on éprouvait des craintes si vives d'être réduit à des extrémités plus fâcheuses, que

l'on ne s'occupait plus guère que de trouver des bisons; les meilleurs chasseurs de la bande étaient sans cesse aux aguets; cependant depuis plusieurs jours leurs tentatives étaient infructueuses. Le vent soufflait vers le côté où l'on allait et trahissait ainsi l'approche des voyageurs; les bisons s'enfuyaient avant qu'on pût les découvrir. Enfin le 9 la vue d'une troupe de loups et d'oiseaux de proie, ranima l'espoir, parce qu'ils fournissaient une preuve presque certaine du voisinage des bisons. On observa les traces récentes d'un troupeau de ces animaux, et l'on reconnut que depuis une couple de jours il avait traversé la rivière confusément et à la hâte, comme poursuivis par des chasseurs. On suivit à peu près la même route et l'on s'arrêta le soir fort tard. Nous étions, dit le narrateur, exténués par la fatigue, la faim et la chaleur du jour. A midi le thermomètre s'était élevé à 96° (28° 42').

Le lendemain matin les chasseurs qui étaient en avant de la troupe, découvrirent de l'autre côté de la rivière un bison solitaire; ils se mirent aussitôt à sa poursuite. Nous n'avions eu pour déjeuner que deux onces de sucre et quelques raisins rencontrés près de notre camp. Réduits depuis plusieurs jours à une mince ration de vivres, nous avons campé aussitôt, attendant avec une vive inquiétude le retour des chasseurs. Ils

ne tardèrent pas à revenir, rapportant la plus grande partie d'un bison si maigre et de si mauvais goût, que la nécessité la plus pressante put seule nous décider à en manger. Il était évident que l'animal malade était resté en arrière du troupeau faute de force. N'importe, notre position ne nous permettait pas de choisir; nous espérions aussi que nous en trouverions bientôt d'autres en meilleur état.

« Nous avons traversé la veille pour la première fois, un ruisseau qui portait un peu d'eau à la principale rivière; on en vit ensuite d'autres assez larges qui étaient à sec. A peu de distance de notre camp, nous avons aperçu le roûné troupe nombreuse d'Indiens qui marchaient en désordre, formant sur la rive opposée une ligne de plus d'un mille d'étendue. Certainement ils nous avaient découverts, plusieurs de leurs cavaliers traversèrent la rivière pour venir nous toucher la main. Les plus avancés ayant rempli à la hâte cette formalité, coururent vers des buissons sur notre gauche, apparemment pour reconnaître si nous étions tous réunis. Le gros de la bande passa plus lentement; et comme nous fîmes halte sur une élévation près du point où leur trajet s'effectua, nous pûmes bien les examiner. Tous étaient à cheval; les squâs et les enfans qui formaient le plus grand nombre ne s'arrêtèrent pas. Chaque

squâ avait soin d'un certain nombre de chevaux qui la précédaient, portant des perches pour les cabanes, des provisions ou des enfans; quelques-uns de ceux-ci, trop petits pour se tenir sur la selle, y étaient liés par les jambes. Plusieurs squâs restèrent à la plus profonde rivière pour y puiser de l'eau dans des vaisseaux de l'espèce la plus simple; car c'étaient des panses ou des vessies de bison ou d'autre animal.

« Le chef arriva un des derniers, nous prit la main avec une apparence de cordialité, et nous pria de l'accompagner à une petite distance jusqu'à un endroit où sa troupe devait camper. Il avait avec lui un veillard qui parlait un peu espagnol, ce qui facilita notre conversation avec le sauvage. Nous apprîmes que cette bande était une partie de la tribu des Kaskaias, appelés mauvais cœurs par les Français; ils venaient de chasser vers les sources du Rio-Brassis et du Rio-Colorado du Texas, et en ce moment allaient à la rencontre des marchands espagnols vers celles de la rivière que nous descendions. A leur tour ils nous questionnèrent pour savoir qui nous étions, et le but de notre voyage. Ils eurent l'air satisfaits de nos réponses.

« Ils nous dirent que nous étions sur la rivière Rouge, qu'à une distance de dix journées, d'après leur manière de voyager avec tout leur ba-

gage, à peu près 200 milles, nous rencontrerions le village fixe des Pânis-Piquas, et que dans trois jours à peu près nous trouverions des Camoncias chassant. Leur ayant dépeint la route que nous avions suivie et les chemins fréquentés où nous avions passé, ils nous répondirent qu'étant au point où il traverse la rivière pour la première fois, nous nous trouvions à trois journées de Santa-Fé, et que cette ville était située derrière une chaîne de montagnes lointaines que nous nous souvînmes fort bien d'avoir vue de ce lieu.

« Nous hésitâmes un peu à nous rendre à la demande du chef, de rebrousser chemin et de camper avec lui, car elle était faite d'un ton un peu insolent; cependant désirant acheter des chevaux et des vivres et profiter de l'occasion pour observer ces sauvages, nous finîmes par consentir. Ils choisirent pour s'y arrêter une belle plaine ouverte, ayant la rivière en face, et un ruisseau à gauche. La promptitude avec laquelle les Squas dressèrent les cabanes dans le plus profond silence, et avec le plus grand ordre, fut pour nous un sujet de surprise.

« On nous prépara une tente où nous étions tous à l'aise; dès que nous y fûmes établis, nos négociations pour obtenir des chevaux du chef commencèrent. Les marchandises que nous lui offrions ne lui convinrent pas, et supposant que

nous en avions d'autres que nous cachions, et qu'il finirait par obtenir avec un peu d'obstination, il insista pour que l'on ouvrît un plus grand nombre de ballots, enfin il voulut examiner notre bagage particulier. Notre résistance amena une querelle qui épouvanta et fit fuir une foule d'Indiens, de squas et d'enfans rassemblés autour de nous. Ceux qui restèrent nous prièrent de ne pas nous fâcher de leur conduite, ajoutant que nous effrayerions leurs femmes, et qu'ils nous avaient pris pour des marchands. Ayant de bonnes raisons de ne pas pousser notre ressentiment trop loin, nous laissâmes là notre tentative de trafic, et nous leur dîmes que nous avions faim. Comme ils nous avaient reçus amicalement, nous supposions que conformément à l'usage de la plupart des Indiens, ils nous prouveraient leurs intentions amicales en nous invitant à un régal. Mais nous attendîmes si long-temps, que nous finîmes par n'y plus compter. Nous étions réduits à une mince pitance depuis quelques jours; ces sauvages avaient une bonne provision de viande sèche. Il était naturel d'en demander; enfin, après bien des sollicitations, la femme du chef nous apporta quelques morceaux de bison bouilli, dont elle avait ôté le meilleur pour les enfans.

« On nous donna de l'eau dans la panse d'un bison, ce ne fut pas une opération facile d'y boire,